

**Martin Winckler**

## **La Ventriloque**

(Perspective soignante)

*Tilliers, petite ville (imaginaire) de Beauce, en 1967.*

Le dossier d'Abraham avait dû être convaincant, car le directeur de l'hôpital lui demanda de passer le voir cinq jours après qu'il l'eut déposé à son secrétariat. Le directeur commença par le féliciter pour son sang-froid et son initiative dans l'affaire du « bébé dans l'ascenseur », mais Abraham secoua la tête en fronçant les sourcils.

– J'espère que ça n'a pas eu d'influence sur le processus de recrutement. Je pensais que les candidatures devaient être examinées par la commission d'établissement...

– C'est tout à fait juste, mais c'est un concours sur titres et la commission s'est réunie hier. Les obstétriciens ne se pressent pas pour venir travailler ici et vous êtes le seul praticien ayant l'expérience désirée, de sorte que la décision a été vite prise. Quand pouvez-vous commencer ?

– À vrai dire, je ne sais pas encore, répondit Abraham. Combien de temps voulez-vous me voir consacrer au service ? Ça vous semblera peut-être bizarre, mais je ne voudrais pas devoir abandonner mon cabinet.

– Comme vous le savez, c'est un poste à mi-temps. Bien sûr on vous demandera d'être très disponible, mais nous avons des sages-femmes très compétentes. Dans le service voisin, les deux chirurgiens viscéraux sont polyvalents. Vous ne serez pas tenu d'opérer.

– Ça me convient très bien. À Mustapha, j'étais plus accoucheur que chirurgien. Est-ce que j'aurai des internes ?

– Depuis que l'École de médecine et de pharmacie de Tours est devenue une faculté à part entière, en 1962, elle a besoin de caser ses internes ; elle nous en propose tous les ans. C'est le Ministère qui les rémunère, alors nous serions heureux d'en recevoir, mais votre prédécesseur n'en voulait pas. Êtes-vous prêt à les accueillir ?

– Bien entendu ! Combien fait-on d'accouchements par an à Tilliers ?

– Sept cents l'année dernière. Nous sommes la seule maternité à cinquante kilomètres à la ronde et la population est en constante augmentation...

– Et combien avez-vous de sages-femmes ?

– Cinq. Nous en avons chaque jour deux en salles d'accouchement, une dans le service. Nous aimerions en avoir plus, mais nous n'arrivons pas à en embaucher.

Abraham se passa la main sur le menton comme pour caresser une barbe imaginaire.

– J'aimerais rencontrer toute l'équipe avant de décider combien d'internes accueillir. Il faut que les sages-femmes soient d'accord. Et il faut que nous puissions les recevoir en entretien avant de les confirmer à leur poste.

Le directeur ouvrit de grands yeux.

– Vraiment ?

– Vraiment. Si vous me confiez la direction de la maternité, il me semble indispensable d'expliquer aux jeunes médecins comment nous travaillons.

– C'est très inhabituel.

– Je sais. Mais si la fac de Tours – et le Ministère, j'imagine – insistent pour que vous

leur preniez des internes, nous devrions pouvoir négocier...



Une fin d'après-midi, une semaine après sa nomination officielle, Abraham invita l'équipe – les cinq sages-femmes, les trois infirmières, les neuf aides-soignantes et la secrétaire – à se réunir dans son bureau de fonction et à faire connaissance.

Je ne sais pas si elles avaient pris ça pour une convocation, mais elles étaient toutes présentes, surprises de voir qu'on avait poussé le bureau du médecin contre le mur, tendu une nappe, apporté du jus de fruits, une thermos de café, des petits gâteaux et des verres, et disposé une vingtaine de chaises en rond.

Après que tout le monde se fut assis, Abraham prit place dans le cercle et se présenta. Il donna son prénom, son nom et son âge, précisa qu'il avait été accoucheur en Algérie, qu'il avait passé un peu moins d'une année en Amérique avant de venir s'installer en France, qu'il avait repris le cabinet du Docteur Fresnay, qu'il était marié, que sa femme se nommait Claire, qu'ils avaient (à l'époque) un garçon de douze ans et une fille de seize. Puis il invita chacune des membres de l'équipe à se présenter comme elles le voulaient, et à dire quels étaient les aspects de leur tâche qu'elles préféraient et ceux qu'elles aimaient le moins, tout en soulignant qu'il avait à cœur que le service tournât le mieux possible, et que pour ça, il pensait indispensable que tous les membres de l'équipe s'y sentissent à l'aise. Il termina en disant qu'il répondrait à toutes les questions et accueillerait toutes les suggestions.

Il y eut un silence, puis Marie-Noëlle, l'une des aides-soignantes et Solange, l'une des sages-femmes, voulurent prendre la parole en même temps, « *Vas-y !* » « *Non, toi, vas-y !* » Finalement, l'aide-soignante se lança : « *Je m'appelle Marie-Noëlle Rodriguez, je suis aide-soignante à la maternité depuis six ans. Avant, je travaillais en médecine, au troisième étage. On est une bonne équipe, ici, j'aime beaucoup mon travail, même s'il y a des moments moins agréables que d'autres, c'est sûr, personne n'aime qu'un accouchement se passe mal pour la maman ou le bébé, mais au moins, je sais pourquoi je suis là. Cela dit, franchement, Monsieur, je crois qu'on peut faire mieux. Par exemple, ça serait bien que les agentes puissent travailler un peu plus avec les sages-femmes et les infirmières, plutôt que d'avoir le sentiment d'être toujours dans leurs pattes, et qu'on puisse les décharger de tâches secondaires au moment des soins. Et puis pendant que j'y suis (Elle hésita et regarda autour d'elle) je sais que jusqu'ici on n'avait pas d'interne, mais il est question qu'il y en ait désormais dans tous les services, alors je voulais vous dire, que quand vous en aurez un, ce serait bien que vous en choisissiez un gentil, plutôt qu'un petit... con... (Tout le monde se mit à rire) comme celui que les collègues de chirurgie ont subi l'an dernier. Alors, bon, vous allez peut-être me dire que ça ne dépend pas de vous (elle regarda Abraham comme pour le défier et, comme il souriait toujours, poursuivit) mais je pense que oui, ça dépend de vous, et même beaucoup. Parce que les internes sont là pour apprendre, et ils font toujours comme leur patron leur dit de faire. Si vous pouviez leur dire de se comporter correctement – enfin, ceux qui en ont besoin, il y en a qui sont charmants, quand même – eh bien, ça nous faciliterait la vie. »*

Il y eut un silence. Solange leva discrètement le pouce en direction de Marie-Noëlle. Deux des sages-femmes les plus âgées hochèrent la tête.

Abraham se gratta le crâne.

– C'est très clair. Merci de votre franchise.

Il se tourna vers les autres personnes présentes.

– Êtes-vous d'accord pour que je réponde à votre collègue avant qu'on continue les présentations ?

Tout le monde acquiesça.

– Eh bien, Madame Rodriguez, je vois les choses exactement comme vous. Les médecins se comportent comme on leur a appris à le faire. En Amérique, on dit : « *Il faut tout un village pour élever un enfant* ». Je pense qu'il faut toute une équipe pour former un médecin. Et le jour où nous aurons un interne – et peut-être même deux – nous allons les former tous ensemble. En attendant, j'aimerais que vous me disiez chacune à votre tour comment on vous aimeriez qu'on travaille, avec ou sans interne.

Il se tourna vers la sage-femme assise à ses côtés, pour lui passer la parole.



La maternité n'avait pas pour vocation de s'occuper de ce qu'on appelait encore, à l'époque les « grossesses difficiles », qui étaient confiées à des hôpitaux plus importants, Orléans ou Tourmens. Mais les accouchements sans problème avaient tout de même de quoi occuper l'équipe ; former les internes représentait donc un surcroît de travail. Abraham tenait à ce que cette nouvelle tâche ne fût pas perçue comme une punition ou une corvée.

Pour commencer, il se mit à suivre les activités de chacune des sages-femmes en faisant de son mieux pour ne pas les empêcher de travailler. Il se tenait en réserve au cas où elles auraient besoin d'aide, mais ne s'imposait et ne s'interposait jamais. Après un accouchement, il les faisait parler de leur manière de travailler et recueillait leurs impressions sans jamais porter de jugement. Il ne donnait son avis que lorsqu'on le lui demandait. Pendant les moments de pause dans l'office, il prenait un café avec elles.

Bientôt, il passa deux heures à la maternité chaque matin, et y repassa chaque fin d'après-midi, entre ses consultations de l'après-midi et sa tournée de visites. Le dimanche, il appelait toujours l'infirmière de service pour prendre des nouvelles. Quand une patiente n'allait pas bien, il allait la voir. Le mardi, il passait la journée dans le service, faisait le tour des chambres avec l'infirmière et la sage-femme pour répondre aux questions des patientes, discutait avec l'équipe des problèmes en cours, assurait des consultations et, quand c'était possible, tenait la main des femmes que les sages-femmes accouchaient.

Au bout de deux mois, la surveillante du service, Frédérique Demongeot, entra dans son bureau et s'assit en face de lui.

– Monsieur Farkas, ça ne peut plus continuer comme ça ! Et si j'ai l'air en colère, c'est parce que je vous parle avec... avec mon ventre !

Bouche bée, Abraham la regarda sans répondre.

– Nous avons besoin d'un chef de service, pas d'un courant d'air !

– Vous trouvez que je ne suis pas assez présent ?

– Vous êtes très présent, mais pas assez... consistant ! On dirait que vous n'osez pas parler ou intervenir. Ça met tout le monde sur les nerfs ! Il n'y a que des femmes dans ce service, on est contentes d'avoir un patron qui ne soit pas un vieux caractériel, comme le précédent, mais on aimerait qu'il se conduise... en homme !

– O...kay, dit Abraham de plus en plus surpris.

– C’est comme votre manière de toutes nous appeler « Madame ». Vous ne voulez pas nous appeler par nos prénoms, comme nous le faisons toutes ?

– Je... ne voulais pas être irrespectueux.

– Ce ne serait pas irrespectueux, ce serait une manière de montrer que vous nous appréciez ! Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous m’appeliez Frédérique !

– O... kay. Mais est-ce que vous m’appellerez Abraham ?

– Euh... je ne sais pas. Peut-être. Nous avons le même âge, je crois ? Ça me demandera un peu de temps, mais pourquoi pas ? Les filles, elles, feront ce qu’elles voudront. Mais ne les madamisez plus, s’il vous plaît. Au début elles trouvaient ça charmant, à présent, elles trouvent ça ridicule. Depuis que vous êtes arrivé, tout le monde se sent beaucoup mieux. Chacune a le sentiment de pouvoir s’exprimer librement. Elles apprécient que vous ne les traitiez pas comme des bonniches ! Mais on est une petite famille, ici. Tout le monde se connaît. On se parle comme si on était belles-sœurs ou cousines. Vous me comprenez ? Alors nous ne voulons pas que notre médecin-chef se taise poliment ! Nous voulons qu’il s’exprime ! Qu’il s’affirme ! Si je pensais que vous en étiez incapable, je ne vous en parlerais pas, mais là... (Elle pencha la tête, mi amusée, mi contrite.) Vous me recevez ?

Abraham rougit et hocha la tête.

– Je vous reçois cinq sur cinq, Mad – Frédérique. Je vais faire de mon mieux.

– Bon, dit-elle d’une voix visiblement soulagée. Ce détail étant réglé...

Elle se leva, marcha jusqu’à la porte restée ouverte, la referma, revint s’asseoir en face d’Abraham, posa la main à plat sur le bureau et prit une grande inspiration.

– ... J’aimerais vous parler d’un problème beaucoup plus sérieux.

– Je vous écoute, dit Abraham en soulevant un sourcil.

– Ça ne s’est pas produit depuis quelques temps, je touche du bois, mais il arrive régulièrement que des femmes se présentent dans le service avec des saignements importants, des douleurs pelviennes, de la fièvre. Bref, un tableau de fausse couche... compliquée. Elles disent qu’elles ne sont pas enceintes, ou qu’elles n’en sont pas sûres ou qu’elles ne se rappellent pas la date de leurs dernières règles... Et bien sûr, elles jurent leurs grands dieux qu’elles n’ont rien fait de répréhensible...

– Je vois, dit Abraham.

– Dans ces cas-là, ajouta Frédérique Demongeot, votre prédécesseur avait toujours la même attitude : il disait que ça n’était pas de son ressort et les envoyait à Orléans. Dans le meilleur des cas ça se terminait par un curetage, parfois aussi malheureusement par une hystérectomie et une stérilité. Pour plusieurs de ces malheureuses, le transfert s’est mal passé et elles sont mortes de septicémie...

Abraham jura entre ses dents.

– Oui, poursuivit la sage-femme en colère, moi aussi je trouve ça inacceptable ! Quand une femme fait une fausse couche, quelle qu’en soit la cause, on devrait la soigner ici et pas l’envoyer à soixante-dix kilomètres. Je ne pouvais pas obliger le Docteur Vellan à s’en occuper, j’avais déjà trop à faire pour que les filles ne se mettent pas en arrêt de travail tous les quatre matins pour échapper à ses mauvais traitements.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu’il avait les mains baladeuses et qu’il était parfois beaucoup plus entreprenant que ça. J’ai perdu beaucoup d’infirmières et de sages-femmes en dix ans à cause de lui. Je suis heureuse qu’on s’en soit débarrassé et que vous soyez là : elles sont beaucoup plus détendues depuis que vous êtes arrivé. Seulement, notre confort de travail c’est une chose. Les soins aux femmes, c’en est une autre... Vous me comprenez ?

– Je vous comprends très bien. Qu’attendez-vous de moi ? demanda-t-il en souriant.

Madame Demongeot frappa sur la table.

– Ah, ne recommencez pas !

– Oui, vous avez raison, dit-il sur un ton plus grave. Alors voici ce que sera dorénavant la... politique de ce service. Toute femme qui entre doit être accueillie et examinée par l'une de vous, quels que soient ses symptômes. Si le tableau est inquiétant, vous avez toute latitude pour m'appeler à mon cabinet. Si je suis en visite, Claire ou Madame Signoret vous diront où me joindre. Si vous ne parvenez pas à me joindre, vous êtes en droit de demander à l'un des chirurgiens de venir l'examiner. Et s'il faut intervenir, ils le feront.

– Les chirurgiens ne sont pas toujours très chauds pour voir nos patientes... Ni pour intervenir.

– Je leur en parlerai. Ça fait partie de leur boulot, et quand il s'agit des patientes de la maternité, c'est moi qui décide des indications opératoires. J'ai fait préciser ça noir sur blanc dans le protocole du service. Je n'ai pas envie de refaire de la chirurgie, mais il s'agit de gestes simples ; si le chirurgien de garde est pris au bloc, c'est moi qui viendrai m'en occuper.

Il regarda la sage-femme dans les yeux.

– À Alger, j'ai fait beaucoup de... « curetages » en urgence. Surtout la nuit.

Elle hocha la tête.

– Je m'en doutais un peu...

– Les anticonceptionnels sont légaux aux États-Unis depuis 1960. À cause de notre foutue loi de 1920, il va falloir du temps pour qu'ils soient disponibles en France. Et pendant ce temps-là, on verra encore beaucoup de « fausses couches » de ce genre. Il y en a toujours eu et il y en aura encore longtemps, mais je suis comme vous, je ne veux pas exposer les femmes à des mutilations, ni les laisser mourir. Et en tout cas, elles ne mourront pas de ça si elles passent par ce service... Par ailleurs, je n'aime pas beaucoup les visiteurs médicaux, je trouve qu'ils nous vendent surtout de la soupe, mais j'ai demandé au représentant d'un fabricant de diaphragmes de passer ici mardi prochain. Voulez-vous qu'on le reçoive ensemble ?

Frédérique Demongeot poussa un soupir de soulagement.

– Merci, Monsieur Farkas. Ce qu'on pourra faire ici, c'est vital pour les femmes.

– C'est vital pour nous tous, Frédérique.

Martin Winckler est né en 1955 à Alger. Médecin, romancier, essayiste, traducteur, critique de séries télévisées. Il a publié une cinquantaine d'ouvrages, dont *La Maladie de Sachs*, (P.O.L., 1998), *Le Chœur des femmes* (P.O.L., 2009) et récemment *Abraham et fils* (P.O.L., 2016). Site personnel : <http://martinwinckler.com> ; blog littéraire : « Cavalier des touches » (<http://wincklersblog.blogspot.ca>). *La Ventriloque* est le chapitre 17 de *Les Histoires de Franz*, à paraître à la rentrée 2017 chez POL